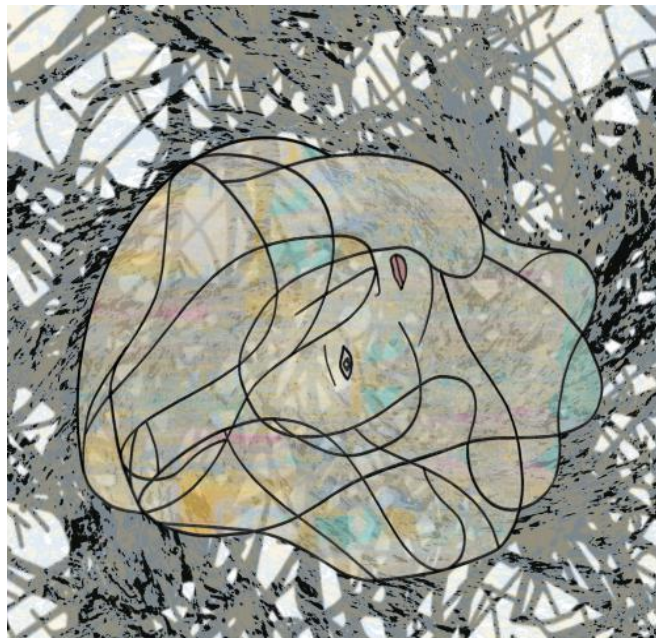


Plaquette

autour
de la maison de la poésie de Poitiers

en temps de confinement

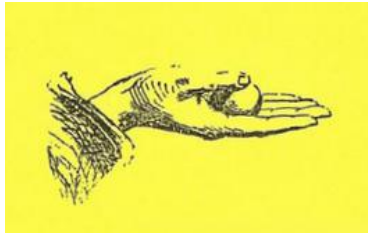


Odile Caradec

Entendre le monde
avoir derrière les yeux,
des visages, des mains

Les pelouses gorgées de pluie
les étoiles, la terre
on les serre contre son cœur
c'est le plus doux manteau du monde
un manteau ruisselant
scintillant
sylphidique

Un diaphane, un fragile univers
car il peut basculer
dans les ténèbres sourdes
à chaque instant



Isabelle Grosse

Je pars je vous laisse je n'abandonne pas je quitte
je double
je laisse je pars je m'en vais

je me lève je me casse je me tire je dégage je vous débarrasse
je vous laisse entre vous sans moi

je m'évade je me sauve je me prends soin je me protège
je quitte je pars je m'en vais je me lève je suis debout

je me tourne j'y vais je m'en va je cours je vole je vous laisse je file rouge rouge rouge je déguerpis
je me carapace ailleurs
je m'échappe je prends congé je me démissionne

je migre

j'embarque je vogue et je vous laisse la galère
je prends mes clics et pas de claques
je bagage je mets voile devant je vole

je bouge de là de vous j'y cours
je dégage je dégueule je vomis je mets fin à

je me désassèrmente
je me délève me délivre me déleste
je décumule je me sépare je me lance ailleurs

BUT

je prends la porte je me pause je sors je jette
je me dérègle et je distance
je déménage

je me dérachine je pouce ailleurs je coupe des ponts
je me sauve procède à mon départ
je laisse béton je détricote

je me barre je me casse je me tire je dégage

je détaille je décanille dégoupille dégobille
je fous le camp je décampe
je disparais je vous débarrasse le plancher je disparais

je prends le viRage et je sors coté COUR

poème inédit

Jeudi vendredi samedi ça te dit je m'obsède tu t'obsèdes vous vous excédez
ils s'observent obsessionnellement parlant je les observe et répéter répéter
penser toujours ici ou là à ça encore et toujours et pourquoi pas lundi
mardi et le dimanche aussi
ce serait un tableau
ce serait une autre langue
ce serait une autre
ce serait une autre dedans
s'impose à l'esprit de façon répétée répétée encore rien pouvoir faire
d'autre se perdre s'y perdre perdre le nord et le sud aussi
ça prendrait d'assaut dedans
ça rebondirait
ça habiterait à tous les étages
pénible petite préoccupation constante dont on ne parvient pas à se libérer
libérer libérée de rien du tout presque rien en somme sur le dos courber
l'échine à l'idée du retour de l'idée précipitée
ce serait étonnamment inconnu
ce serait une bonne surprise
ça serrerait au bord
tout au bord
ça borderait
ce serait un jeu
noter noter surtout vite vite vite noter coller couper coller noter sur le cahier
dans la marge dans le carnet dans la tête alouette ne pas oublier de
se perdre s'y perdre y laisser le pot de colle les ciseaux pierre papier clés
journaux cadeaux alouette ou rossignol hirondelle ou pipistrelle 1 2 3 nous
irons là-bas et pas toi na
ça serait un petit vélo illico pédalo ce serait une grosse faim de canis lupus
un ogre un syphon du bois joli une collection de cahiers impatients ce
serait un tigre deux tigres trois tigres ce serait une bouche qui se terrerait
un crayon qui se taillerait une langue qui dévorerait dévasterait divulguerait
se dévergonderait ce serait devenu advenu reconnu turlututu
ce serait tu saurais elle dirait
ce serait un chantier qui longerait le bord
elle serait au bord il serait tout contre
elle statuerait statue fixerait
ce serait pas l'envie qui lui manquerait

poème paru dans le Picton à l'occasion du printemps des poètes 2017

Isabelle Grosse

Philippe Pineau

haïkus bas

Coronavirus
À La Corogne navire vire
Pangolin golin

Pensées volubiles
Quoi ? 19 ou 69
Églantine exquise

Confit né des chairs
Plénitude du printemps
Insolente vie

Souffle silencieux
Folie des roses en folie
Noire solitude

Ô Dipladenia
Requiescat in pace
Repos du poète

Leyla Al Sadi

ETRE SOI

Je n'étais pas moi-même
J'étais juste la personne qui parlait avec moi-même
Mais tout le monde le fait
Mais pas au point de s'oublier
Mais pas au point de disparaître
Évaporé gris terne effacé
L'esprit parti se balader n'est pas là
Pas étonnant de sembler vide, sans consistance

Seulement l'autre moi m'entend
Seulement l'absence m'occupe et m'égare
Passé, futur et personnes aimées ou désirée, détestées, à faire semblant d'ignorer
Tout sauf l'ici, le maintenant et le vrai soi
Juste des pensées, juste des réflexions et des fantasmes
Pour seule compagnie qui balaie tout devant elle
Qui balaie tout ce qui fait qu'on est nous
Et qui oublie qui on est

Machine à rêver, à raconter et extrapoler
A voyager dans le temps et l'espace
Spectateur de son propre esprit en mouvement
On oublie qu'on a une forme, un dedans, un dehors, et un environnement
On oublie qu'on a des interactions, des interactions et non juste des spectateurs
Des machines à écouter nos considérations sur les choses et sur nos vies
et la vie des autres bien-sûr, d'autres vies qui impactent nos vies
Ces personnes qui symbolisent le monde et ses travers, des symboles, des personnages, rien d'autre.

On oublie qu'on parle à nous-même, tout haut, comme des schizophrènes
Bien qu'on écoute rapidement pour être poli tout ce qu'on nous dit, en retour, et qui sait,
On pourra le recycler, probablement, encore et encore.

L'AMOUR EN DEUIL

Une balade dans le cimetière
Le fruit de mon cœur est pourri
Au loin les maisons aux tuiles rouge-orange

Je commande un cercueil
J'ai l'amour en deuil
Il faudrait qu'il me vole
Pour que je le mérite

Dans ma maison-tombe
Aux tuiles rouges-orange
Je repose, je m'effeuille
Comme un fruit trop mûr

Ma peau raconte une histoire que personne ne lira

Leyla Al Sadi

Jean-Yves Gallet

LA TONNELLE

Sous la tonnelle
Belle
Un verre
Vert
Transpire.
Pire,
Le vent sous la chaleur
Leurre
Et donne la brûlure
Dure.
Heureux le soleil
Veille
Et l'ombre
Sombre
Émerveille.
Le chien dort
Fort.
L'homme somnole
Et vole,
dans une vie si belle
Le soir sous la tonnelle
Que l'esprit qui s'en va
Va
Pour tutoyer le ciel.

HYPOTHESE

Si un jour, tout à trac, j'avais envie d'écrire
Exposer des idées, composer des poèmes
Essayer chez chacun, de provoquer le rire
Ou bien ,tout en tendresse évoquer la bohème.

#

Si un jour pour chercher, comment dans les neurones
Se forme le cristal des mots nés du magma
J'alignais de la prose, en trompettes qui sonnent
Faisant rimer les vers, comme de Hérédia

#

Si parmi des milliers qui chaque jour écrivent
de l'aube à peine née , jusqu'aux fonds de la nuit
j'allais de monts en vals, du marais à la rive
faire naître les couleurs tel Hugo ou Vigny

#

Si petit à petit, émanant de mon être
prenait corps un ballet de mots éblouissants
allant chercher plus loin , d'autres mots qui peut-être
ensemble danseraient : ballet étourdissant .

#

Et si tout enivré d'une gloire nouvelle
supputant des succès que le monde m'envierait
je pouvais approcher d'un pinacle éternel
touchant presque du doigt le bon grain, sans l'ivraie

#

alors si je rêvais à la célébrité
Je penserais à Vous, et là ce serait chic
Avant d'aller ailleurs pour me faire écouter
Je vous lirais mes vers , vous seriez « Mon Public »



le penseur

Anne Leboeuf

Jean-Claude Martin

LES YEUX DE DIEU

C'était un matin gelé. Comme dans une nouvelle de Tourgueniev ou de Tchekhov. Récit d'un chasseur. D'aucun gibier. Sauf de la lumière... J'aspirais. L'air froid et bleu. Qui se prolongeait jusqu'à l'horizon. Sensation plus douce qu'en été. (Si anorak)... Hélas, pas le talent descriptif de ces grands écrivains... Seulement soleil. Partout en avançant... Ce matin-là.

.....

Le paysage s'échappe par la vitre. Pourquoi croit-on toujours aller quelque part ? Je suis assis, ne conduis pas. Même si la vitre aurait grand besoin d'être lavée, nulle envie de faire partie du dehors. Aucun désir d'arriver. Immobilité du déplacement. Combien de temps cela va-t-il durer?

.....

Un blême soleil traverse la vitre. « Blême » est exagéré. Disons qu'il permet de voir dehors. Un paysage aussi falot que la lumière. Train. Traversant, lui, à grande vitesse. Ce moment. Incertain. Indistinct. Regrettant le départ et l'arrivée. Brouillard bientôt. C'est aussi bien...

.....

Il ne reste plus qu'un coin de lumière à l'angle du jardin. Même si elle n'éblouit ni ne réchauffe, elle est claire, elle éclaire. Faire un pas, et c'est retrouver l'ombre. D'autrefois, des jours à venir... Ce carré de présent où tu subsistes. Entre deux toits ensoleillés... Comme l'oiseau impatient sur sa branche, la lumière n'attendra pas.

.....

A l'horizon, un léger vent bleu repoussait les nuages. Il avait quelque peine, bien que le soleil déclinant lui eût envoyé ses derniers hérauts. Impossible de clamer victoire. Malgré tout, cela donnait aux nuages un aspect or et rose, et presque une grâce inattendue... Trop tard, le destin avait décidé, la pièce était terminée, et le joli vent bleu repartit en coulisse, espérant pouvoir montrer un autre jour, si le maître du temps l'y autorisait, quel talent il avait.

.....

Non, le ciel ne se couche pas. Même s'il se met en pyjama. Au soleil du crépuscule, il rêve encore un peu. Triste de dormir si tôt. Alors qu'il y avait encore tant de choses à faire : jouer à cache-cache avec les nuages, éblouir quelque jolie fille, repeindre en bleu le bas de l'horizon. Cet imbécile d'astre solaire est en train de renoncer. Il devient tout rouge à gonfler ses joues pour paraître aussi lumineux qu'auparavant... Ca y est : il craque. Ses veines se rompent, son visage est auréolé de sang. Pour ne pas voir ce fiasco, le ciel boit jusqu'à devenir gris. Oublier tout. Espérer que demain. Peut-être il renaîtra.

.....

Les lampes dans la pièce se sont allumées. Ce qui interdit de faire partie du ciel. Je sors. Malgré ses îles roses ou rouges à l'horizon, le couchant ce soir est d'un bleu froid. Vaste et froid. Le sentiment panthéiste ne remplace pas l'absence de gants et de manteau... Frisson. Le ciel entre dans le corps. Je reste aussi tard que possible. Jusqu'au grelottement. Quand l'envie du bercail l'emporte sur la foi.

.....

(Ci-après petit poème tout récent « inspiré » par le Coronavirus)

Air narquois et pernicieux (je parle de l'air, non du paraître). Empli, dit-on, d'invisibles forfaits. Vénéneux ? Transparent. On lui donnerait le ciel sans confession. Les fleurs du cerisier n'ont pu se laisser tromper. En tout cas, si diabolique, pas méphitique pour un sou. Belle allure, ce tendre avril ! Printemps trop doux à respirer...

Bernard Garotin

Indiscrétion

La chemise de Louise
Glisse
Découvre son épaule

Au dessus du sein
Dans cette niche discrète
Une ancolie sauvage
Fleurit
Aussitôt recouverte

Le cormoran

Bourlingueur
Le cormoran
Sèche au soleil
Ses ailes d'armoiries
Apatride
Sa patience de migrant
Transperce le rocher.

Bois Flottés

Arbre déraciné
La trogne,
Bringuebalée par les flots,
Abandonnée par les marées,
Allonge son corps de nymphe géante
Sur la plage déserte.

La corruption du temps,
Lui a sculptée
Des mâchoires d'alligator
Des cornes de gastéropodes
Avec des yeux
Que traverse le ciel.

Le soleil et l'ombre,
La sillonnent de reflets argentiques.

Captive éphémère de la grève.

Fantasmagorique.

Elle occupe
Extraordinairement,
L'espace d'un instant
Ce matin d'estuaire métallique,

Et grave dans ma pensée
Une séquence d'éternité.

Ils étaient deux

Des buissons sauvages
Encombrent les taudis.

Creuses, noires
Les fenêtres de l'entrepôt
Regardent
Le wagon réformé
Sur des rails enherbés..

Des tags tatouent
Ses flancs délavés.
Œuvre d'art exclusive
Cette voiture
Nostalgique du Drapeau
Décore ce lieu d'aucun homme.

Quand disparaît la lumière du jour
Deux frêles silhouettes humaines
S'approchent
Dans l'obscurité urbaine.

De Guinée viennent
Les deux jeunes hommes.

Ils trouvent refuge
Chaque nuit
Dans l'épave délaissée.

Ils dorment
Recroquevillés sur des grabats de cartons
Protégés d'une vétuste couverture.

Pendant leur sommeil
L'âme tragique des tropiques
Vient leur chanter
Le souvenir de la misère..

Le fantôme
De l'espoir paralysé
Vient hanter leur nuit.

Ils étaient deux.

Quand du fourgon
Au gyrophare éteint
Avança le peloton
Muet des gendarmes.

Dans le silence de l'aube
Seuls, le wagon
Les couvertures,
Les cartons
Gardent leurs empreintes



Nadia Rabier

Georges Bonnet

(poèmes extraits du recueil « Un ciel à hauteur d'homme »)

Je tente parfois d'écrire ce qui ne peut
s'écrire en laissant pleuvoir mon enfance sur
des blés à la tête roussie ou les ocres blessés
de mes vieux octobres

Je sors les mots que j'aime de leur orphelinat
les sans royaume les cousus de lierre les peu
sûrs de leur orthographe les plus terreux
porteurs d'outils

Je les laisse comme les pierres déverser
leur trop-plein de silence
puis comme le pain se donner jusqu'aux miettes

Les fleurs de jardins s'ignorent entre elles
Les plus glorieuses provoquent le regard
se hissent jusqu'à nous avancent leur nom

Les fleurs les plus humbles se tiennent au-
delà des murs. Blotties dans les herbes elles
ont de l'une à l'autre des mots de passerelle

Émerveillées comme moi chaque jour d'exister

Avec mes yeux tombés en pauvreté mes doigts
en nombre réduit mes chemins
désormais parcourus à pas de musée

Mes regrets qui poursuivent leur lente
lapidation ma mémoire en pénombre
et devant moi tant de portes closes

J'ose encore vivre

J'aurai chaque matin affronté mon visage
tendu par politesse une main souriante aux
amis de passage

Écrit quelques livres comme un enfant ajoute
à sa façon des mots qui l'émerveillent

J'aurai comme les arbres gardé
dans mes feuillages un peu de nuit

Porté inlassablement sur mes épaules l'écharpe
de tendresse qu'enfant on m'a donnée

J'attends comme à la fenêtre on attend un visage
comme l'homme appuyé sur sa fourche
attend la mort d'un brûlot

La rampe de l'escalier la douceur d'une main
le silence un chant d'oiseau

Comme l'arbre attend son ombre
une porte condamnée un dernier bruit de clef

Gilles Pépin

L'attente de JADE

Jade le poème des jours d'antan
Prend le temps d'apprendre le blanc moment
Jour que comble attente du temps d'avant
Prend le temps d'apprendre ce que longtemps
Dans l'attente du temps présent
Prend le temps d'attendre.

Temps de l'aube où Jade à l'aube du temps
Entonne un moment dans l'étonnement
Commence le temps tant de temps d'attente
Doutant du moment du commencement
Détournant l'horloge tapant
Attendre un moment.

Tant de temps présent tant de temps s'entend
Entends-tu le vent de l'entendement
Présence d'avant parfum de l'enfance
Entends-tu le temps prendre tout son temps
Dans l'attente entendre le temps
Lentement se tendre.

L'étang vert du temps ôtant Jade au temps
Songe vague au vent blanc moment de sang
Rêve de jouvence enfante l'absence
Le temps se jouant de l'écran du temps
Hautement dans un souffle lent
Jade se détend

Patrick Bouet

Ombre de chair

Sur les parois du monde

Petit escaladeur des nuits blanches

A bout de bras tu tiens des livres

Paroles de vent ayant soufflé sur les peaux bien tannées

Par les diseurs de bonne aventure

Les bonimenteurs les souffleurs de mots

Rangés en ligne , barbelés de notre conscience

Pour éviter les insomnies

Sommeil où nous lovons nos songes .

Laurence Charron

Vernissage :

Temps suspendu
ou le cerveau, présence active,
s'élargit, se densifie:
réceptacle
omniprésence.

Les mondes parallèles
s'entrecroisent,
se pénètrent,
fusionnent
et créent la clairvoyance.

Des éclats de lumières,
des chants de couleurs,
rayonnent,
résonnent en plénitude.

Des courbes douces
sensibles,
bercent, rassurent,
cajotent.
Je suis chez moi.

D'autres griffent les stigmates du temps.
Les émotions enfouies frappent contre les digues,
et s'évaporent en ondes légères.

Je suis au cœur du monde,
derrière le miroir où se cachent les êtres.

Devinette :

Mots à voir
mots à entendre
mots à vibrer
à résonner
mots à penser

Mots voyage
mots mystère
mots à tisser pour révéler

mots rieurs
mots pépites
Mots pensées
mots savants

trait d'union

mot magie
l'âme agit
mots d'esprit
mots vivants :

le livre

Laurence Charron



Bernard Leboeuf

Pierre Vignaud

Ce sera entre jour et nuit un murmure seulement, lourd de souffle retenu, qui ricochera contre les fatigues du ciel bas.

Ce sera comme un grand calme, toute fureur éteinte, à traquer les heures ultimes au-delà des ombres croupies.

Ce sera comme chaque soir, à la fenêtre, prendre congé, apeuré par l'idée d'avoir à se réinventer.

La tombée du jour enseigne la patience. Le vent tombé se confine en murmures.

Chacun meuble l'intimité de sa propre histoire. Les regards qui se croisent plongent déjà dans l'ombre.

Le dernier soupir du jour reflue dans les mémoires.

Au fond du ciel déclinant, il meurt un peu de nous.

Le soir est seul, perdu dans un orangé de brume où vous croisez votre ombre.

Le temps mesure ses pas. Sans un mot la lumière se meurt.

C'est là que s'éprouve une béance à vivre. Que naissent des mots qui ne disent plus le jour et ne bruissent pas encore de nuit.

Jusqu'à discerner un poème, comme un visage fragile se dessine dans le brouillard, sans savoir s'il est d'hier ou de demain.

Le temps que retombe le silence aux aguets dans le rose des lauriers,

Que s'abaisse la paupière de la nuit sur le quotidien des visages,

Que le soir tisse un adieu sur l'ombre d'un ultime regard,

Le temps que s'éloigne la mer dans une broderie d'embruns,

Que se ferme le volet de nuit aux commissures de nos rêves,

Alors du silence s'ouvriront à l'envi des corolles de mots impatients.

Quand le jour sera loin, il faudra fermer la fenêtre et faire la part de l'oubli.

Nous écouterons les silences anciens que l'horizon n'aura pas emportés.

Une ride nouvelle sinuera sur nos visages.

Les mots à retenir tourneront dans nos têtes comme des oiseaux migrateurs qui cherchent leur chemin, jusqu'à écrire leur vol sur notre ciel de lit.

Derrière les feuillages, l'heure brûle ses lambeaux et les ombres dernières ont des postures de gisants.

La fatigue du jour sombre dans nos mains et s'installe dans le doute des mots. L'avenir en patience assume sa vieillesse, économise les pendules, parle bas.

Le ciel se peint de notre sang. Le jour se meurt.

Ou bien est-ce nous ?

Marianne Girault

Celle qui disait Je
N'habite plus ici
Il ne reste dans ces cases
Restreintes
Que l'ombre de son image
Il faudra bien
Que les murs aussi
Apprennent
L'absence

Il restera
Du sel
Sur la langue

Une goutte de rosée
Bue au bord

De paupières
Closes

Chemins fragiles

Encore des chants
D'oiseaux

Disparus
Ils s'ensommeillent

Aux matins
De morts banales

Sous son masque de
Louve
L'aube file
La laine
D'un jour
A venir

Femme
Ton sexe
Amer silex
Entaille ton corps
Et le cri
Jaillit

Crier pour rien
Dans le vide intersidéral
Ou une forêt profonde

Crier pour libérer les cordes vocales
Et le cœur

Crier sans souffrance
Seulement pour l'écho

Crier la vie
Crier à la fin du chemin

Crier pour la lumière
Au bout du tunnel

Et danser

Femme vague
Visage tendu
Vers l'infini
D'un autre visage

A peine aperçu
Déjà effacé

S'effacer
Avoir l'élégance
Du peu
Dire
Ne rien dire

Battements des paupières
Contre cœur
Aimant

Francis Place

Joli papillon désenchanté
tes ailes éclatées de lumière
ont ébloui mon cœur
sur ma main tu as laissé
des traces de poussières
vestiges de ta splendeur

Le silence rend ta beauté plaintive
et résonne en mon être
comme écho à la mer
la nuit se couvre d'étoiles
qui brillent de tes jours
dans le sommeil profond

Je suis seul petit prince
j'aime des fleurs éphémères
et seul le chant des oiseaux me sourit
ou est le serpent qui t'as endormi

Je ne sais la raison
cette impression
je ne peux l'expliquer
quelle étrangeté
je ne peux respirer l'air de son absence
je ne peux voir que du regard de sa présence

La nuit ouvre les yeux
à des songes curieux
et caresse nos sens
d'un souffle incandescent
la folie y joue son rôle de bouffon
à l'encontre de nos amours et de nos peines
et le cœur s'abandonne à ses frissons
qui l'éloigne de ses chaînes
résonne alors dans nos têtes
l'éclat d'une mystérieuse fête
à éphémère beauté
de notre ciel étoilé

J'aimais les bateaux
chevaux du voyage
sous le ciel des nuages

A présent, j'ai les arbres
couleur vermeil
sous les éclats du soleil

Au bord de la rivière je reviendrai
le regard attiré par le flot indolent
emportant dans son voyage
les désirs aventureux de l'enfance
assis dans l'herbe
sous les arbres bruissants d'oiseaux
la clarté du ciel se reflétant dans l'onde
je sentirai vivre en moi
l'éveil d'un nouveau printemps

Brûlure salée des grandes marées
regard enfoui dans les voiles
quitter l'ombre perdue des terres rouges
pour les embruns des horizons azurés

je sortirai de l'ombre pour regarder le ciel
sur le dos de la mer roulera le soleil
je caresserai les vagues et je boirai leur écume
et sur le sable mouillé je m'allongerai sans amertume

Au loin derrière l'horizon naissant
le futur se rapproche
jour de soleil aveuglant
ou nuit de lune pâle
une fois la brume dissipée
sur la terre et la mer
la brûlure de l'été
ou la morsure de l'hiver

Francis Place

Christine Sergent

J'ai abordé
Le batelier
Le seul qui sache
Définir
Les contours de l'isthme



Yvette Crémonèse

Maria Quintreau

Revue Saraswati, octobre 2015

Fleurs de silence

Il a plu des désirs, sa main tendue, grande flaque.

On a tué le désir, on a tué son désir, mère aux fleurs de silence,
ne veut plus devenir.

Reviens, un cri.

Reviens, un hurlement.

Mère aux fleurs de silence, pétales d'opaline, dans son corps le désert.

On a tué quelque chose en elle, ce qu'on a tué, cette chose, un battement.

Alors tout a volé en éclats

tempête

tornade

cataclysme

des corps morts

des amas

des cris

flottants

des cris

je suis

Elle dit: «Je veux être Je suis»

Mais le courant si fort, si violent, tout ce qui emporte, éclabousse,

soulève,

projette,

aspire, brûle, détruit

le courant déchaîné que rien n'arrête aucune digue

mère percluse de glace et de vent

mère aux fleurs de silence

de tes intempéries j'ai tout deviné

j'ai lu dans tes mains d'opaline

l'horreur des tempêtes essuyées

mais je n'ai pas pu t'aider

alors les électrochocs

dans ta tête tout ça

ce courant

et les fleurs du dimanche

que t'apportaient tes enfants.

Écrit un matin, sur un quart de page blanche, en regardant les kakis du jardin...

Pas de mots, pas
trop difficile
aléatoire
rien
pas dire
peu dire
oh être écureuil
Et puis aussi ceci
Le vert tendre
du gazon
lui était entré
par les narines
empêchant toute respiration
oh se secouer
que n'ai-je une panse
pour mieux digérer
tous les verts du monde
Et puis également
Pourquoi l'oiseau
le gros
le noir
au pied de la haie de charmes
et pourquoi le petit
le gris
sous le catalpa
et pourquoi
tous ces pourquoi
oh morsures d'enfance
Et puis plus loin
Présente à moi
tous ces mots sur mes traces
Et plus loin encore
Ouf
s'est sauvé le chevreuil
tournent en rond les chasseurs
digèrent mal leur débâcle

Maria Quintreau
Revue Saraswati, mai 2014

Du pont, que sais-je
l'eau qui coule
ses sources, ses remous d'été
canoës-kayaks descendant le fleuve
je sais la plage blanche de gravier
la promenade aménagée
l'or du soir sur la grève
je sais le cri rauque du noyé
sa dépouille tirée
des algues s'entremêlent
je sais aussi
le doux regard de la mariée
les pétales roses jetés
barques légères
ici autrefois
à la nuit tombée
les femmes vidaient leurs tinettes
que sais-je au fil du courant
quand la truite glisse dans l'eau claire
et que la cloche à mon oreille
récite ses chapelets
le vieux pont avec son ciel de marelle
nos pieds nus sur les galets
les cris de nos parents.

Maria Quintreau
Revue Saraswati, octobre 2017

Nelly Bat

Chanson d'envers la tête en bas
Pendente au crochet minuscule
Chauve-souris ou antipode
Intermittente somnambule
Dans l'inertie des crépuscules
Au colin-maillard malséant
Portée de griffes funambules
Aux cheveux prises tentacules
Amoureusement te ceignant
De l'étau sacré de leurs ailes
A la tendresse de serpent
Inverses fusent les ombelles
Ou séquoias interrompus
En leur culminance rebelle
Nanifiés d'avoir attendu
A tes chevilles le regard
Qui devait leur donner la vie
Tout te convie aux noces d'encre
D'Erostrate et de Salomé
Dans le harem où sont gardés
Par des virgules impuissantes
Les mots-épouses du silence
Pharaonique incestueux

WAY OUT

Sommeil définitif

Seul "toujours" vrai

Ultime jour blasé

La clé pour fermer les blessures

La chère issue

Sortie secours

Shunter la vie tout doux tout doux

Dernier solo

Tenir à rien

Un interrupteur après l'autre

Sur la check list

Tout est si loin

Tout va si bien

Après le crash

Où boîte noire?

Enregistrée éparpillée

Sur bien des lèvres-commentaires

Bientôt---quand trop de silence

Suintera soudain du seuil

textes de **Su Dong Po** (XIème siècle) traduction de **Nelly Bat**

De la jonque je vois cavalier les montagnes
En un clin d'œil filer des hordes par centaines
D'abord des monts déchiquetés brusques métamorphoses
Ensuite une panique entremêlée de pics
En haut je vois le fil d'un sentier qui serpente
Il y a un passant dans le flou des hauteurs
Du bateau j'ai levé la main pour l'appeler
La voile solitaire a filé vers le Sud comme vole un oiseau

Je prends la jarre au pied du lit
Ermite déjà saoul du parfum capiteux
Alcool d'asperges à point, c'est nouvel an joyeux!
Le vin de riz printanier répand son arôme au logis
Potager peu à peu clairsemé, bruine de fleurs
Par la porte en bambou disjointe, giclées de pluie
Emmitouflé dans ma fourrure, somnolent, qui sait où?
Sur mon visage le vent d'Est plisse et déplisse les sillons

Pierre Rosin

Si pour mieux comprendre nos comment et nos pourquoi
il est essentiel
que les meilleurs
d'entre nous
maîtrisent les concepts de la philosophie
de la métaphysique
et de la physique quantique
qu'ils explorent les mystères des temps anciens
ou possèdent un don de prophétie

n'importe quel poète
qu'il ou elle soit
caissière peintre en bâtiment
contremaître
sage femme
paysan
musicien avocate coiffeur
ou professeur des écoles
pourra vous expliquer en quelques vers
les plus simples
que l'existence ne se révèle
que dans sa dimension tragique
et il n'y a pas d'autre issue



Si mon esprit et ma raison donnent à mes pourquoi
une apparence tranquille et sincère
au fond de moi je sais qu'il n'en est rien
dans mon cerveau reptilien
rampent et s'entrelacent
d'inavouables désirs et des obsessions tenaces
sur l'étrange attirance qu'elle exerce sur moi
je pourrais
de mille façons
vous en dire le qui et le quoi
dépeindre sa beauté son intelligence
sa bienveillance
dissérer sur les valeurs que nous partageons
et les quelques défauts en résonance avec les miens
mais ce qui compte
c'est autre chose
je n'en connais pas les mots
un parfum ténu imperceptible
une marque à peine visible à la surface de la peau
une légère asymétrie du visage
la forme du cou et des épaules
ou les harmoniques de la voix
qui viennent
je ne sais de quelle manière
sans que j'en ai conscience
réveiller les appétits
de l'animal archaïque
qui sommeille
dans les épaisseurs de mes circonvolutions cérébrales

je ne peux rien contre cela

Pierre Rosin